

# Notes

---

## ○ La faïencerie Boch à La Louvière: un livre jubilaire, deux week-ends portes ouvertes, un centre de la faïence

*150 ans de création et de tradition faïencières, Boch-Kéramis, La Louvière, 1841-1991* (La Louvière, 1991, 184 p.): tel est le titre d'un ouvrage non seulement de prestige mais également, et surtout, d'une haute tenue scientifique, résultat de la collaboration d'une dizaine de chercheurs – dont le très dynamique Jacques Liébin – chapeautés par Jacques Lefebvre, le directeur des archives de la ville de La Louvière, et Thérèse Thomas, la directrice du Keramik-Museum Schloss Ziegelberg de Mettlach. Tâchons de présenter les lignes de faite de ce livre jubilaire.

C'est en 1841 que Victor Boch (1817-1920), né dans une famille d'industriels à Mettlach sur la Sarre, assista à la pose de la première pierre de la faïencerie appelée Kéramis dans un hameau du village de Saint-Vaast; il fallut toutefois attendre trois ans pour que la production pût commencer, «trois ans de préparatifs menés dans le domaine technique sur le terrain mais aussi dans le domaine de l'organisation financière». Malgré les graves difficultés dans lesquelles se débattent dans ces années 1845-1850 les faïenceries belges, on constate – résultat de la valeur de ses produits – que la firme Boch est en progrès constant, sauf pour l'année 1848.

On est hélas moins bien renseigné sur la production intensive et sans cesse croissante de la faïencerie Boch de 1850 à 1945 puisque trente tonnes d'archives (*sic!*) furent détruites *volontairement* sur décision de la liquidation de l'entreprise en 1988. «Nous devons donc nous contenter de quelques indications ponctuelles, écrivent les auteurs, qui posent plus de questions qu'elles n'y répondent». Rassurons d'emblée nos auteurs: les renseignements qu'ils nous procurent sont loin d'être sommaires; ils sont notamment très révélateurs des opérations financières et de la politique d'expansion de Boch tant en Belgique qu'à l'étranger au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Toutes ces transformations répondent en somme au souci évident d'adapter une production de qualité aux besoins d'un marché de plus en plus large et exigeant dans un système de concurrence acharnée. Quant au personnel employé, on n'est pas très loin des 250 personnes en 1858. En 1862, le nombre est doublé: 500; en 1883, parmi les 600 personnes occupées, on dénombre 25 peintres et 12 imprimeurs, et, en 1891, les 873 membres du personnel se répartissent en 356 femmes (40,8%) et 517 hommes (59,2%). Le chiffre de 1.300 indiqué en 1931 semble être le maximum atteint pendant la période envisagée.

Au terme de la guerre 1940-1945, la faïencerie Boch Frères subit l'influence de divers facteurs qui marquèrent profondément son évolution au cours des vingt années suivantes. Le premier fut la fermeture successive des trois autres faïenceries belges de Wasmuel, de Nimy puis de Saint-Ghislain qui fit de Boch la seule à maintenir une activité industrielle importante. Elle se lança dans une politique d'investissement qui lui permit de maintenir une position de choix sur le marché intérieur et de récréer des débouchés intéressants à l'exportation. Le second facteur fut la transformation progressive de la structure de l'entreprise. Abandonnant la fabrication de carreaux de revêtement mural en faïence, elle se consacra, dès 1949, à la mise au point d'une production nouvelle en Belgique: les appareils sanitaires en porcelaine vitrifiée. Cette nouvelle division connut très vite un bel essor grâce entre autres à l'expansion du marché de la construction. En 1948, la Société en Nom Collectif devint une Société anonyme. Quant à la célébration du 125<sup>e</sup> anniversaire de l'entreprise en 1966, «elle fut l'occasion d'afficher un bel optimisme amplement justifié tant par l'évolution des investissements que par celle de la productivité ou des ventes». Mais la période de récession allait bientôt ébranler Boch. En 1973, par exemple, le résultat de la division vaisselle se retournait et passait de 10% de bénéfice à 10% de perte. En 1977, un redressement s'amorça bien, mais il fut éphémère. Ainsi la Société qui, en 1978, occupait toujours mille personnes, réalisa un chiffre d'affaire de 600 millions en perdant 79,4 millions. Des études successives et des interventions financières de l'Exécutif de la Région wallonne ne purent empêcher la liquidation de Boch en 1985. Depuis le 1<sup>er</sup> avril 1991, l'entreprise fait partie du groupe hollandais Koninklijke Sphinx. Après de laborieuses négociations, la division vaisselle reprit, couverte par une société privée à capitaux américains: Manufacture royale de La Louvière-Boch, qui bénéficia encore de plusieurs interventions financières de la Région wallonne mais ne put éviter la faillite en 1988. La production se poursuivit néanmoins jusqu'à la reprise par le groupe Le Hodey en 1990, qui diffuse maintenant des produits de vaisselle et de décoration sous la marque Royal Boch.

Mais la faïencerie Boch est plus qu'une simple entreprise banale; elle fut longtemps le symbole de La Louvière toute entière. «C'est la faïencerie qui a donné naissance à la ville»: une petite phrase «qui garde encore, pour les Louviérois, nous disent les auteurs, un caractère magique lorsqu'elle est prononcée avec une intonation où se mêlent fierté et nostalgie». Dès les lendemains de l'implantation de la faïencerie de Kéramis, les frères Boch érigèrent, dans un espace bien champêtre encore, une petite cité d'une trentaine de maisons à proximité de la manufacture. Victor Boch espérait bien protéger son petit monde de l'influence perni-

cieuse des agglomérations sur la santé morale de ses ouvriers et de leur famille. À part quelques isolés implantés entre 1841 et 1843, la majorité des familles étaient arrivées d'un coup en 1844. La plupart venaient d'Echternach. Parmi les caractéristiques d'importation figuraient en première place les éléments corporatifs, soigneusement entretenus par le patron. Épinglons ici la Confrérie Saint-Antoine, qui n'était pas seulement une caisse de secours, mais qui servait aussi à surveiller attentivement le comportement familial, social et même religieux du personnel. Par ailleurs, des familles importantes d'Allemands firent souche dans la région, les fils reprenant souvent le métier du père à la fabrique. Vingt ans après les premiers immigrés, arrivèrent les Hollandais. Les difficultés des faïenceries de Delft avaient poussé les faïenciers vers Maastricht où se développait une industrie céramique puissante. C'est là que Boch vint puiser une main-d'œuvre qualifiée entre 1864 et 1875 afin de transformer et de diversifier sa production. Quant à l'action sociale patronale, elle se manifestait essentiellement grâce à la caisse de secours Saint-Antoine, dont il vient d'être question; y avaient droit les malades, les orphelins, les retraités et les veuves des ouvriers; de même, les membres malades qui désiraient retourner dans le Luxembourg pour obtenir une meilleure guérison pouvaient encore bénéficier des avantages de la Confrérie. D'autres faveurs furent également accordées par la Confrérie: support des frais de funérailles, paiement de gardes-malades pour les célibataires logeant à la cantine et pour les femmes logeant dans les quartiers ouvriers.

Envisageons, pour suivre, quelques facettes de l'évolution sociale de la faïencerie Boch. Durant la période initiale de 1845-1850, on constate une mobilité de main-d'œuvre assez grande puisqu'une trentaine d'ouvriers quittent librement l'entreprise pour aller travailler dans un autre établissement semblable ou pour retourner dans le Luxembourg. D'autre part, les patrons de faïencerie s'enlèvent mutuellement certains ouvriers spécialisés. S'il n'a pas été possible de déterminer le salaire individuel quotidien, on sait toutefois que pour la majeure partie du personnel occupé dans les faïenceries en 1846, il se situe entre 50 centimes et 2 francs. Encore faut-il rappeler le désastre que constitue la destruction volontaire des archives, privant ainsi les auteurs du présent ouvrage de toute possibilité d'évocation précise sur une longue durée de l'évolution des salaires, des avantages sociaux, de la durée du travail, de l'âge des ouvriers, ... Dans un autre domaine, il est communément admis que pendant longtemps, la faïencerie est parvenue à éviter tout mouvement social. Le «paternalisme actif» des Boch en fut sans doute la cause principale. Un autre facteur déterminant était le caractère artisanal et même artistique des métiers de la faïencerie. Les

peintres, par exemple, souvent considérés comme des ouvriers, recevaient un salaire qui les rapprochait des cadres techniques : 100 francs par mois pour un peintre «normal», 300 francs pour un peintre de Delft à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il convient quand même de rappeler que nous avons affaire ici à une élite, qui ne doit pas dissimuler les difficultés évidentes de la masse des ouvriers et surtout des ouvrières de la faïencerie.

Le rayonnement éducatif et culturel de Kéramis, à présent. «Paternisme et corporatisme sont des facteurs déterminants d'activité culturelle de type traditionnel. On ne s'étonnera donc pas de voir apparaître, en un bon demi-siècle, une fanfare, une chorale et un casino». Plus intéressant à signaler, nous semble-t-il, le fait que le développement du quartier de la faïencerie – qui devint le centre de La Louvière – devait entraîner dès 1841 l'installation d'une école, souhaitée depuis longtemps. Victor Boch lui-même, avec le concours des charbonnages de Sars-Longchamps et Bouvy, créa quelques années plus tard une école où enseigneraient les Sœurs de la Congrégation des filles de Marie de Pesches. Ce sont elles aussi qui prirent en charge, en 1892, la création d'une école ménagère située à côté de l'hôtel de ville; une centaine d'élèves y furent inscrites dès la première année. La formation des jeunes aux métiers d'art pratiqués à la faïencerie devait également pré-





occuper les patrons dynamiques qu'étaient les Boch. Entre 1886-1887 et 1974, toute une panoplie de cours furent donnés par les chefs d'ateliers, les peintres ou les artistes: cours de dessin appliqué au modelage et à la peinture décorative; création, en 1888, de l'Ecole industrielle et transfert, en 1928, des cours à l'Institut provincial des Arts et Métiers du Centre, avec notamment initiation à la peinture et à la gravure sur verre. C'est seulement depuis 1974 que les cours ne seront plus donnés par un artiste de la faïencerie.

On signalera encore les traces multiples laissées par la faïencerie dans l'architecture louviéroise. A la première cité de la cour de la faïencerie vinrent s'ajouter au XIX<sup>e</sup> siècle celle de la rue P. Leduc et, plus tard, la rangée de maisons de la rue V. Boch, toutes construites pour le personnel. Mais le bâtiment le plus remarquable laissé par les Boch est incontestablement le «château» que Victor fit construire de 1857 à 1962 par l'architecte Joseph Poelart, auteur du Palais de Justice de Bruxelles. Même si des transformations extérieures et intérieures l'ont partiellement défiguré, ce château ne reste pas moins le témoin d'une grande famille du XIX<sup>e</sup> siècle.

Nous ne faisons que mentionner les pages qui suivent (p. 41-68), très bien pensées, mais trop techniques pour pouvoir être raisonnable-

ment résumées en quelques lignes (naissance de la faïence fine; préparations de la pâte; façonnage des objets; cuisson, fours; procédés chimiques; décoration et peinture; formes et décors; marques de fabrication); nous nous étendrons davantage sur ce que les auteurs appellent «Art et Métiers d'Art» (p. 69-119).

Après avoir insisté dans les paragraphes qui précèdent sur le rôle économique de la famille Boch à La Louvière, nous dirons avec Thérèse Thomas et André Bougard qu'«il serait toutefois injuste de ne pas évoquer la tradition artistique qu'elle y a implantée dès son arrivée mais qui connut son plein épanouissement dans deux de nos principaux peintres impressionnistes (Anna et Eugène Boch). On ne peut douter que les attaches profondes des Boch avec les arts ont exercé une influence déterminante sur le choix de leurs collaborateurs et, par là, sur la production de la faïencerie».

Second enfant de Victor, pour rappel le fondateur de la faïencerie Boch, Anna Boch (1848-1936) fut préoccupée très tôt par la représentation de la lumière. Entièrement mêlée à l'activité du cercle «Les XX» et «La Libre Esthétique», elle fut une des figures les plus intéressantes des mouvements d'avant-garde de la peinture belge néo-impressionniste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On se souviendra qu'elle eut de nombreux contacts avec des artistes de renom comme Ensor et qu'elle fut une des seules à croire au talent de Van Gogh, auquel elle acheta de son vivant «La vigne rouge». Il eût été étonnant qu'en tant que fille de faïencier, elle n'eût pas voulu s'appliquer à peindre: sur faïence en général, plus rarement sur porcelaine. Mais il faut dire pourtant que ces peintures ont été occasionnelles et destinées surtout à elle-même et à sa famille. Anna Boch eut néanmoins le grand mérite d'introduire à la faïencerie de La Louvière des peintres célèbres comme Théo Van Rijsselberghe (1862-1926) ou Charles Catteau (1880-1966) dont la production «Art Déco» constitue un des sommets de la création artistique de la manufacture.

Frère d'Anna et quatrième enfant de Victor Boch, Eugène Boch (1855-1941) avait passé ses années d'adolescence et de première jeunesse dans un milieu artistique, entouré notamment de sa sœur et d'Octave Maus (1856-1919). Après quelques années de vie de bohème en Belgique, en Hollande et en France, il fait, en 1888, la connaissance de Van Gogh qui lui conseille de rentrer en Belgique et d'aller peindre les paysages industriels du Borinage, ce qu'il fera. Mais d'autres paysages attirent pourtant le peintre, qui fut, comme la plupart des impressionnistes, «un véritable pèlerin de la lumière». On le rencontre dans le Midi, en Espagne, aux Iles Baléares, en Algérie; il en rap-

porte de nombreuses toiles «à la gaité chaude des coloris et la clarté éblouissante des ciels». En somme, comme l'écrit encore André Bourgard, le très fortuné Eugène Boch «était peintre dans l'âme, rien que peintre, et peignant pour le plaisir».

On notera enfin (p. 104-119) une très utile évocation biographique des principaux collaborateurs de la faïencerie Boch qui, de la manière la plus modeste ou la plus spectaculaire, sont intervenus dans les aspects artistiques de la production.

La seconde partie de l'ouvrage (p. 121-181) n'est autre que le catalogue illustré des quelque 380 pièces exposées à La Louvière à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la manufacture: céramiques, études et projets, peintures, verrerie, aquarelles, dessins et documents d'archives. L'œuvre de Charles Catteau occupait à elle seule toute une salle de l'exposition.

On ne peut que remercier les auteurs de ce beau livre, nerveux et bien écrit, dont il serait dommage que – véritable modèle d'histoire industrielle et artistique – il n'ait pas l'écho que mérite son sérieux. On peut acheter l'ouvrage pour le prix de 1.150 F, au CEREDORE, 125 rue de l'Hospice à 7110 Houdeng-Aimeries.



Durant les week-end des 9-10 et 23-24 octobre 1993, la faïencerie Boch a ouvert ses portes à quelque 13.000 visiteurs avides d'admirer plus de 300 pièces issues de collections privées, de la SRIW et – bien entendu – de Royal Boch elle-même: le Delft bleu, le style empire, la porcelaine de Tournai (en 1851, la famille Boch racheta la Manufacture Royale et Impériale de Tournai), les techniques d'impression par transfert ou du «Flowing blue», l'Art Nouveau et l'Art Déco, ainsi que les grands peintres précités qui ont fait la réputation de la manufacture louvernoise.

En marge de cette exposition, l'atelier Kéramis présenta aux visiteurs les différentes étapes de la fabrication, depuis le traitement de la pâte jusqu'à la finition des pièces, en passant notamment par tous les procédés de la décoration. A cette occasion, Kéramis joua résolument la carte de l'animation vivante puisque chacun put toucher à tout – ou presque –, guidé par des ouvriers expérimentés montrant un genre de travail tout à fait artisanal et devenu très rare, qui apporte aux produits cette valeur ajoutée marquant la différence avec les concurrents de l'Europe de l'Est et de l'Asie.





Dans la foulée de ces portes ouvertes, la manufacture Royal Boch a inauguré, au début du mois de mars de cette année 1994, son Centre de la faïence. Erigé en plein cœur de l'usine, il offre une occasion supplémentaire de découvrir le monde raffiné de la faïencerie et l'histoire ascensionnelle de l'entreprise Boch depuis les fondateurs de 1841 qui – pour rappel – après s'être installés en Lorraine, puis au Grand-Duché de Luxembourg et en Allemagne, où les tarifs douaniers étaient trop élevés, se fixèrent définitivement sur le site de l'actuelle La Louvière. Ce Centre est permanent et accessible au public du mardi au dimanche. Après avoir appréciés les pièces de collection, les visiteurs pourront – chose trop rare pour ne pas être signalée ici – essayer de peindre des motifs sur la faïence encore vierge et, en sortant de cet univers magique, acheter de la vaisselle exposée à l'ancienne; celle-ci est, en effet, empilée sur des rayons en bois restauré qui donnent vraiment la sensation de faire ses achats dans un magasin d'usine d'antan. On ne peut que conseiller une visite à ce Centre de la faïence à La Louvière où tout est conçu pour passer quelques heures intelligentes.

Heures d'ouverture: du mardi au vendredi, de 13h30 à 17h; samedi et dimanche, de 10h à 17h.

Renseignements et réservations (pour les groupes): Centre de la Faïence, manufacture Royal Boch, 70 rue Sylvain Guyaux, 7100 La Louvière – Tél. 064/22.70.71 – Prix d'entrée: 150 F

Jean-Pierre HENDRICKX

